

LE MAL - LA SOUFFRANCE

BRÈVE CONTRIBUTION À LA CATÉCHÈSE (040)

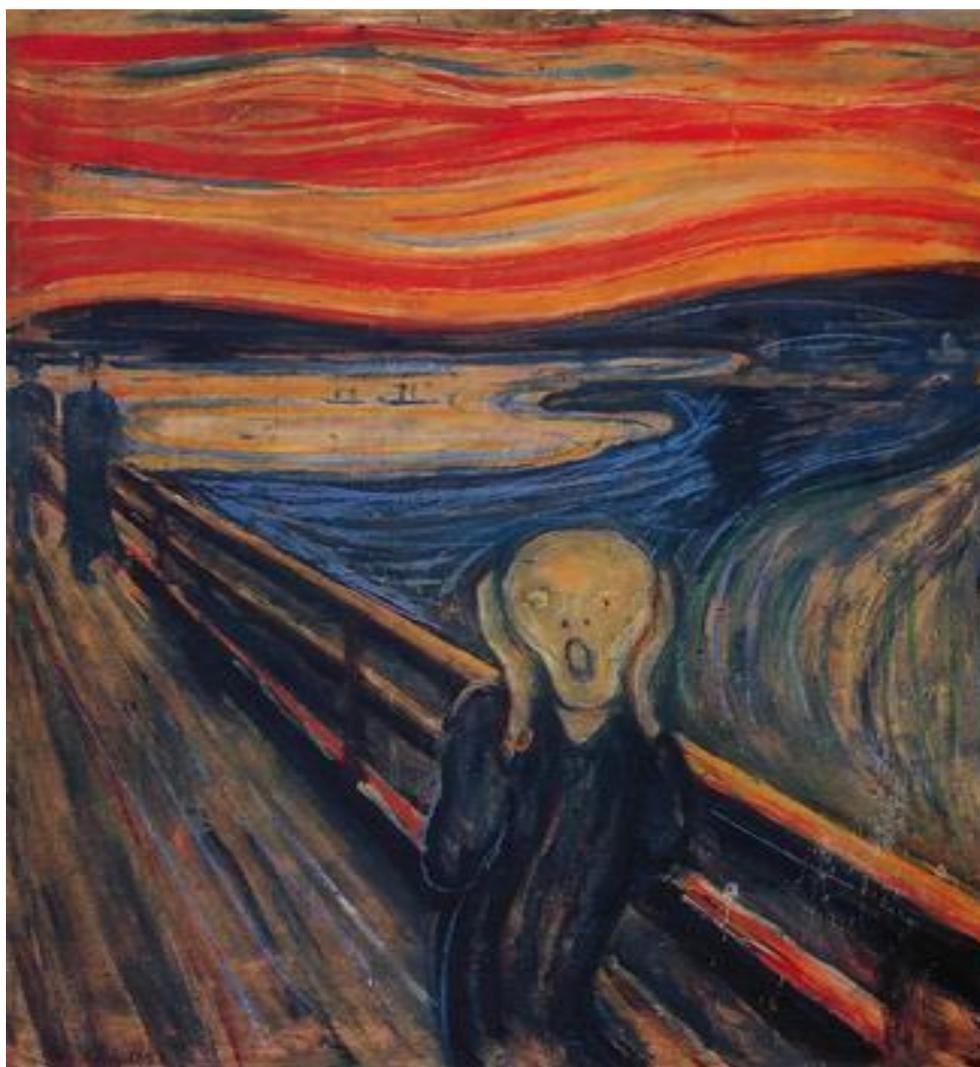
***EXTRAIT DU COURS SILOÉ LAUSANNE 2009 – 2012
(40.0) : SÉANCE DU 17 JANVIER 2012***

J.M. Brandt, Dr en théologie, Dr ès sciences économiques

SILOÉ LAUSANNE 2009 – 2012

(40.0) : SÉANCE DU 12 JANVIER 2012

LE MAL - LA SOUFFRANCE



LE CRI (EDWARD MUNCH, 1893)

40.1 INTRODUCTION, BUT, ENJEU, ETHYMOLOGIE

40.1.1 INTRODUCTION

Le *mal* et la *souffrance* sont l'obstacle qui fait trébucher l'homme sur le chemin naturel du plaisir, de la joie, du bonheur, du libre accomplissement de soi, et sur le chemin de la Foi et de l'Espérance. La souffrance est l'expression du mal. Le mal et la souffrance interrogent l'homme sur le sens de son cheminement d'existence. L'obstacle est existentiel, puisqu'il fait trébucher l'homme jusqu'à l'étape de la justification (la rédemption).

Les réponses disponibles (celles des philosophies, des religions) l'interpellent au fondement de sa capacité de projection métaphysique ou spirituelle, et de sa Foi. Le mal, inhérent à la nature de l'homme, viole la liberté qui fait sa dignité et la souffrance qui en résulte provoque le *cri* de sa révolte. Ce cri met en question le fait de son existence, de son principe et de son but.

Aucune réponse ne peut être définitive ou pleinement satisfaisante dans la dimension de *finitude* qui est la nôtre. Au contraire, les réponses données (notamment celles des religions) ne font souvent qu'aggraver le mal et le sentiment de révolte. Le cri de souffrance, qui est l'expression la plus intérieure de la présence du mal, est la marque de la dignité humaine : celle d'une créature fondamentalement libre qui se *révolte* face à l'*injustice*. Ce cri est la plus difficile des problématiques. Il ouvre béant sur l'enjeu d'existence qui demeure en lui-même silencieux.

40.1.2 BUT

Le but est de présenter la ou les réponses que l'Eglise propose, et d'ouvrir sur le fait que la Foi est la seule réponse potentiellement valable. Cette réponse est avant tout affaire personnelle avec le Seigneur, et l'Eglise propose, dans son catéchisme, une réponse que nous allons présenter au Ch. 40.2. Nous voulons commenter cette position et la compléter par deux approches : celle du mal à Auschwitz-Birkenau en tant que signe d'un possible mal *absolu* (ch. 40.3) et celle du mal dans la théologie de la *libération* (ch. 40.4). Nous concluons par une position personnelle (ch. 40.5).

La *souffrance* ne fait pas ici l'objet d'une considération spécifique : nous partons de l'idée qu'elle est l'expression de la présence et de l'action du *mal*. Nous utiliserons indifféremment l'un et l'autre de ces deux concepts. Les différences entre mal et souffrance font d'ailleurs l'objet d'une présentation à part.

40.1.3 ENJEU

L'enjeu *théorique* est double : donner du *sens* au mal et à la souffrance, faire face au cri de révolte intérieure qu'ils provoquent, et sauver l'homme de la destruction morale et spirituelle. Cet enjeu est au cœur du message de la Foi et il dépasse évidemment le cadre de notre exposé. L'enjeu *pratique* est pour nous d'ouvrir des chemins d'*espérance* qui permettent de progresser vers ce moi intérieur qui est le Christ, malgré le poids de la révolte.

40.1.4 ETHYMOLOGIE

Mal. Du grec *μέλας* (melas) : noir, sombre comme la mort, triste, funeste, méchant, obscur (du sanscrit *malas* : sale ; *malam* : saleté).¹

Du latin *malus* : mauvais, malheureux, méchant, rusé, malade ; à l'origine: noir, sale.²

Du français classique : ce qui nuit, blesse, est contraire à la vertu ; douleur, maladie, peine, dommage.³

Du français courant : ce qui cause de la peine, de la douleur, du malheur ; souffrance, douleur, maladie, qui est contraire à la morale.⁴

40.2 POSITION DE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE (CATÉCHISME).

INTRODUCTION : LE MAL, LA SOUFFRANCE ET LE PÉCHÉ

Dieu est infiniment bon et ses œuvres sont bonnes. Le mal et la souffrance sont inhérents à la finitude humaine. Le mal, en tant que déviation morale, est intérieur à l'homme et la souffrance qu'il produit est de sa propre création. Le mal et la souffrance sont qualifiés dans leur origine comme étant «mystère de l'impiété⁵» et sont présentés comme étant «mystère de l'iniquité⁶». Cette position de l'Eglise donne au *mal* la qualité d'un acte commis contre la loi divine. Un tel acte est le *péché*. Le péché et la souffrance sont donc inhérents à la nature humaine.

LE PÉCHÉ ORIGINEL ET LE PÉCHÉ

Le mal ainsi qualifié trouve son origine dans la relation unique du Créateur avec l'homme. Il s'agit du *péché originel*, qui fonde la nature de notre finitude. La finitude humaine n'est pas seulement le fait du mal et de la souffrance face aux limites naturelles ou objectives de la Création. C'est essentiellement le fait du mal et de la souffrance face à la conscience et aux limites éthiques ou subjectives du projet humain.

C'est que Dieu a fait de l'homme un être à Son image : Il l'a créé avec sa conscience et sa volonté (son libre-arbitre). La *liberté* de l'homme est la condition de la relation d'Amour avec Dieu. L'Amour en effet est infini, mais il se déploie dans le respect de la personne, de son identité. L'Amour divin se fonde donc dans la *dignité* de l'homme.

La *liberté* de l'homme est nécessaire à l'amour divin. Cet amour n'est en effet pas possessif, au contraire : il noue sa relation dans le plein respect de l'autre et dans la réciprocité de l'échange. Le péché est donc

¹ Dictionnaire Bailly

² Dictionnaire F. Gaffiot

³ Dictionnaire Littré

⁴ Dictionnaire Petit Robert

⁵ 2 Th 2,7

⁶ CATECHISME DE L'EGLISE CATHOLIQUE (trad.), Paris, Mame-Librairie Editrice Vaticane, 1992. § 309

un abus de la liberté que Dieu donne aux personnes créées pour qu'elles puissent L'aimer et s'aimer mutuellement.⁷

En d'autres termes, l'homme

ne peut vivre cette amitié que sur le mode de la libre soumission à Dieu.⁸

L'homme est donc soumis à son Créateur, mais cette soumission est libre. Le péché est le refus de la libre soumission à l'amour divin.

GÉNÉTIQUE DU PÉCHÉ ORIGINEL

En choisissant librement de manger le fruit de l'arbre du Bien et du Mal, l'homme a décidé de poursuivre sa propre fin au lieu de celle proposée par le Créateur. Il a choisi d'accomplir son destin de finitude, de détruire l'image divine en lui, de revêtir la mort éternelle ou d'aller vers son anéantissement. Il est devenu sa propre *idole*.⁹ Ce mal ou ce péché sont devenus inhérents à la nature de l'homme, la nature que l'homme a librement choisi de se donner.

Tous les hommes sont donc impliqués dans le péché d'Adam et connaissent le mal et sa souffrance, comme le proclame Saint-Paul :

Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme, la multitude a été constituée pécheresse [...].¹⁰

La finitude humaine s'explique par le péché d'Adam et Eve, en vertu de l'unicité du corps humain. Le péché personnel du premier couple a affecté le corps humain dans sa nature. Il ne peut transmettre par lui-même qu'un état déchu, et ce même péché est de nature génétique : il n'a pas de qualité personnelle. L'Eglise parle de péché *contracté* et non pas *commis*. Cette interprétation de la finitude est avant tout le résultat de la doctrine augustinienne en lutte contre le pélagianisme et date donc de la fin du Vème siècle.

La question naturelle que pose le péché originel est de savoir pour quelle raison Dieu ne l'a tout simplement pas empêché, créant un homme dans la joie de vivre l'Alliance avec Dieu ? La réponse traditionnelle de l'Eglise est que :

Dieu permet, en effet, que les maux se fassent pour en tirer un plus grand bien.¹¹

Nous commenterons plus loin cette position qui a la froideur de la philosophie, ou encore la logique de la Foi, car elle est difficile pour celui qui souffre et qui crie sa révolte. Pour l'heure, reprenons telles quelles les références classiques du catéchisme¹², toujours dans l'idée que le mal est justifié par l'occurrence d'un plus grand bien :

⁷ CATECHISME, § 387 *in fine*.

⁸ Ibid. § 396

⁹ Pour les 3 récits de Gn 1 à Gn 4, se rapporter à notre contribution Siloé 7.2 du 5 janvier 2010 : *La création de la femme. La vérité biblique dans la tension*.

¹⁰ Rm 5,19

¹¹ CATECHISME § 412

¹² Id.

La grâce ineffable du Christ nous a donné des biens meilleurs que ceux que l'envie du démon nous avait ôtés.¹³

Rien ne s'oppose à ce que la nature humaine ait été destinée à une fin plus haute que le péché.¹⁴

[...] où le péché s'est multiplié, la grâce a surabondé.¹⁵

O heureuse faute qui a mérité un tel et un si grand Rédempteur.¹⁶

CHRIST ET LE SALUT EN CHRIST EST LE PLUS GRAND BIEN QUI JUSTIFIE DU MAL ET DE LA SOUFFRANCE

Il n'est pas de plus grand péché, ou de plus grand mal, que le scandale de la crucifixion du Fils de Dieu, soit de Dieu en Personne. Ce péché, ce mal, dépassent le péché d'Adam et Eve, le mal de la finitude, et la somme de tous les péchés qui seront jamais commis par les hommes. C'est en Jésus, Dieu fait homme, mort sur la Croix et ressuscité, le Christ, qui reviendra juger les vivants et les morts, qu'est rachetée la faute d'Adam et Eve, le péché originel et avec lui le mal et la souffrance de l'humanité. Car la grâce divine est infinie et le *juste* sera récompensé en fonction de sa foi et de ses œuvres. L'Eglise et ses membres font partie du corps du Christ qui en est la Tête, et c'est en Lui que les membres fidèles de son corps ressusciteront à la vérité éternelle.

[...] ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste.¹⁷

CRITIQUE

Cet enseignement classique de l'Eglise met davantage en exergue la dimension hiérarchique de l'Eglise et la fidélité à l'Institution dans l'esprit d'un Dieu souverain et juge suprême que celle d'un Dieu incarné qui s'abaisse jusqu'à devenir impuissant par rapport au refus et au mal. Elle demeure drapée dans le mystère de l'infini et de la puissance, plutôt que dépouillée dans le mystère d'un Dieu souffrant (impuissant) face à sa créature et qui souffre. Nous examinerons plus loin l'ouverture de la *théologie de la libération* à ce propos.

LE DÉMON

Avant de quitter l'enseignement catéchétique classique sur la problématique du mal et de la souffrance, il nous faut introduire un mot sur le démon qui est un personnage également classique de la catéchèse.

Satan, le diable ou le démon, est le séducteur (étymologiquement : *διάβολός*, ou diable : le séparateur) qui s'étant librement opposé à Dieu, a perdu par sa faute sa nature d'ange et qui, par envie, séduit l'homme et l'entraîne vers sa chute. Il s'agit du refus de Dieu au profit de soi-même, comme le dit le séducteur :

[...] vos yeux s'ouvriront et vous serez comme des dieux.¹⁸

¹³ S. Léon le grand in id.

¹⁴ S. Thomas d'Aquin in id.

¹⁵ Rm 5,20 in id.

¹⁶ Exultet in id.

¹⁷ Rm 5,19

CONCLUSION

Le mal, c'est se séparer de Dieu, c'est renoncer à Lui au profit de soi-même. C'est la définition de l'idolâtrie. Elle demeure une tentation constante de la foi. Elle consiste à vénérer une créature, une valeur à la place du Créateur : soi-même. L'homme est une créature soumise à Dieu, mais qui détient la compétence (créé à l'image de Dieu) de s'ouvrir à l'amour divin, et celle de s'anéantir dans la mort (créé dans la finitude) en refermant l'ouverture de l'image divine en lui.

La position de l'Eglise est que le mal et la souffrance proviennent et sont le péché. La nature humaine est faite de finitude en raison de la faute originelle. Dieu n'a pas créé le mal, mais le démon d'abord par sa révolte, l'homme ensuite par son refus. Le péché originel est celui qui est au fondement de notre nature. Il explique le pourquoi de notre finitude. Notre nature penche vers la poursuite du péché et, même si nous avons contracté cette nature pécheresse sans faute directe de notre part, nous péchons à notre tour. Dieu permet l'existence du mal et de la souffrance car il a créé l'homme conscient et libre de volonté. C'est la condition qui rend possible sa justification (rédemption). La raison pour laquelle il a laissé l'homme créer le mal est qu'il va en tirer un plus grand bien. La justification (rédemption) en Christ, dans son corps immortel qui est l'Eglise et dont Il est la tête et dont nous sommes les membres est ce plus grand bien, incommensurablement.

Cette position est logique. Elle fait appel à la Foi en un Dieu juge souverain. Le mal et la souffrance sont présentés comme la juste part d'un homme qui doit payer le prix de ses péchés et mériter la vie éternelle. Bien que l'Eglise n'ait jamais minimisé la puissance de la grâce, au contraire, sa position est sévère, lointaine, inacceptable, révoltante pour bien des personnes vivant le mal et la souffrance. Même pour des vocations charismatiques comme par exemple celles du père Marcel Zündel, elle est insuffisante, voire dangereuse, car elle sanctionne une juste révolte et positionne le Seigneur dans la révélation glaçante d'un juge et d'un souverain.

Voyons les pistes annoncées dans notre introduction pour ouvrir la théologie du mal et de la souffrance à des cheminements peut-être plus abordables, quels que soient l'horreur du mal et l'indicibilité de la souffrance.

40.3 MAL ET SOUFFRANCE À AUSCHWITZ-BIRKENAU

INTRODUCTION

Nous donnons ci-dessous, pour les personnes qui souhaiteraient approfondir leur réflexion sur le mal et la souffrance en les situant dans des événements collectifs contemporains, cinq extraits¹⁹ de la thèse "*Obsolescence de l'offre religieuse*"²⁰ qui commentent l'expérience du mal et de la souffrance telle qu'on peut la lire dans ce qui, pour l'auteur, est un signe de la Providence qui nous avertit des limites que peut atteindre le mal dans le refus de l'amour divin.

La présence du mal et de la souffrance est telle que, depuis la Shoah, des philosophes juifs et des théologiens chrétiens ont développé la thèse de l'*impuissance* divine, qui va dans le sens de la *théologie de la libération* que nous ouvrirons plus loin. Si Jésus venait de nos jours, il serait à

¹⁸ Gn 3,5

¹⁹ Notés ci-après de *a* jusqu'à *e*.

²⁰ BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Thèse de doctorat en théologie, Université de Lausanne, Genève, Editions Slatkine, 2010

Auschwitz-Birkenau dans la personne du "musulman"²¹, cet homme dont le perfectionnisme nazi avait pour but d'effacer toute dignité, soit l'image de Dieu en lui.

A l'époque romaine, la crucifixion était réservée aux pires criminels, car par son côté ignominieux. L'exposition de la personne offerte nue les bras ouverts et tendus, la respiration coupée, dans l'impossibilité de relever la tête, et de mourir étouffée par son propre poids avait pour but d'ôter sa dignité d'homme au sacrifié. D'ailleurs le supplice de la croix était réservé aux criminels le plus abjects.

Avec le "musulman", le mal atteint à Auschwitz-Birkenau la frontière ultime de la dignité de l'homme, celle qui fait de lui le tabernacle du Christ. C'est la dimension absolue du mal dans la prétention idolâtre nazie.

Le premier extrait analyse le mal nazi qui a la prétention d'un Créateur et qui reflète la limite peut-être jamais atteinte par l'idolâtrie et la négation de l'Amour offert en toute humilité par Dieu²² :

A- LA DIMENSION ABSOLUE DU MAL NAZI

Auschwitz-Birkenau touche au non-être, ou à la limite du non-être, puisque, avec la plus rigoureuse application, avec un génie déviant, radical, on y déshumanise, dé-subjective, anéantit l'être, en mettant en pratique la devise de Goebbels : "rendre possible ce qui est impossible." Ce comportement est bien connu dans son principe : il revient à prétendre se substituer à Dieu, tentative historiquement redondante. En l'occurrence, il apparaît radicalement nouveau par son efficacité, à tel point que "cet épuisement du possible n'a plus rien d'humain."²³

Cette prétention au divin cependant tourne court en ce sens que le Nazi, au lieu de réduire l'être au non-être, ou d'extirper l'être du non-être, soit d'agir dans la transcendance de son propre fait, comme il le prétend et le croit, se le fait croire et veut le faire croire, en mettant en scène la liturgie *démonique* adéquate, demeure au final prostré dans la dimension caricaturale de l'immanence et accouche d'un monstre, qui est le Mal, qualifié souvent, dans ce cas, de Mal absolu.

Ce Mal est *absolu* dans le sens qu'il permet de rompre avec l'équilibre immanent de l'humanité, sans irruption compensatoire du Bien absolu, transcendant. Il va en effet jusqu'à voler à l'homme le droit de mourir, le droit d'être un cadavre : il cherche à franchir le seuil interdit de la mort, mieux : il crée, fabrique, usine des cadavres. Selon Péguy²⁴ il s'agit d'un *avilissement* : "le monde moderne a réussi à avilir ce qu'il y a peut-être de plus difficile à avilir au monde, parce que c'est quelque chose qui a en soi, comme dans sa texture, une sorte particulière de dignité, comme une incapacité singulière à être avili : il avilit la mort." L'humain ne peut de lui-même, notamment quand il crée le Mal, franchir le seuil de la transcendance. Ce Mal est-il dès lors vraiment absolu ? Il l'est dans la mesure où, pour les Allemands nazis, il constitue une priorité absolue qui se dégage, dans sa nécessité, de toute autre priorité et s'éloigne irrémédiablement définitivement, de toute extériorité : "le bureau de Himmler donnait sans cesse des ordres avertissant les officiers supérieurs ainsi que les responsables de la hiérarchie nazie qu'aucune considération économique ou militaire ne devait entraver le programme d'extermination."²⁵ Autant les

²¹ Ainsi étaient surnommés par les prisonniers ceux d'entre eux qui étaient parvenus au stade ultime de la déchéance : déshumanisés, devenus l'ombre d'eux-mêmes, ils ne montraient plus aucune dignité et se montraient indifférents à tout autre besoin que celui de manger.

²² Id. § 6.5.2

²³ AGAMBEN Giorgio, *op. cit.*, 2003, p.83.

²⁴ Cité *in ibid.*, p.78.

²⁵ ARENDT Hannah, *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard, 2002 [1966], p.850.

mesures anti-juives comportaient toutes leur logique (inacceptable), autant les chambres d'extermination n'en comportaient pas la moindre, au contraire : elles distraient de l'effort de guerre dans la plus totale absurdité d'importantes ressources. La priorité exterminatrice avait atteint, pour les responsables et les agissants, un niveau d'absolu : ne connaissant aucune limite, elle s'imposait à toute autre considération, comme si elle portait en elle l'irréfragable urgence d'une vérité universelle.

Ainsi le mal nazi et la souffrance provoquée, par rapport à des critères comme le raffinement, le perfectionnisme, l'industrialisation, le but de se substituer au Créateur en touchant l'homme dans ce qui fait sa dignité, au plus profond de son être sacré, et les résultats, atteint à la limite du mal *absolu*, celui qui se situerait dans la transcendance et qui serait l'apanage d'un dieu. Le caractère de scandale du mal et de la souffrance à Auschwitz-Birkenau provient de la tentative industrielle de déshumanisation de l'homme.

B- LA DIMENSION RELATIVE DU MAL NAZI

Ce Mal est *relatif* cependant, précisément par la raison qu'il demeure, certes production à la limite de l'humain, mais production *humaine*. Il est relatif également par la raison qu'il s'inscrit dans le cadre légal d'un *Etat fondé sur des principes criminels*. Il est relatif enfin car il est *banalité*, comme le dit Arendt à propos des déclarations d'Adolf Eichmann sur son échafaud : "comme si, en ces dernières minutes, il résumait la leçon que nous a apprise cette longue étude sur la méchanceté humaine - la leçon de la terrible, de l'indicible, de l'impensable banalité du mal."²⁶ Le Mal a pour caractéristique, quand, dans une sorte de retour sur soi, on touche jusqu'à la limite de son essence, d'être extrêmement commun, sans originalité, ordinaire : il participe par définition de tous, de tout, sans identité bien marquée, dans la vie, dans les actes de tous les jours. Il est vulgarisation au sens étymologique. Il est par nature le contraire, à l'opposé, du transcendant. Il est pure immanence et tend à se confondre avec l'humain, sans être l'humain. Contrairement au conditionné le mal ne peut être touché par le transcendant, il n'a rien à faire avec l'inconditionné, il n'est pas en corrélation avec lui, il n'est pas le fait du divin. A Auschwitz-Birkenau, il est présent jusqu'à la vie, jusqu'aux actes, de tous les jours, dans leur moindre détail : il est installé avec systématique, de façon rationnelle, industrielle et il règne en maître absolu. Il n'est en principe pas d'échappatoire. Ce sont ces aspects qualitatifs et non pas seulement le nombre de personnes déportées, exterminées qui révèlent le Mal dans sa singularité, à la portée de l'homme créateur. Simultanément, se lovant sur le seuil du possible, de l'humain, le franchissant dans le "*musulman*" qu'il crée ou anéantit en tant que *non-personne*, il réalise le but nazi de l'exemplarité, de l'universalité, de la puissance absolue, de rendre possible l'impossible, puissance qui se veut faire passer pour créatrice, pour divine.

Le mal nazi demeure un mal relatif en ce sens que Dieu seul est absolu, que le mal réé par l'homme ne saurait participer de la transcendance ou de l'absolu divins et que personne n'a le droit de dire que même le "*musulman*" à Auschwitz-Birkenau avait renoncé à la parcelle de révolte qui justifiait en lui la présence divine. en ce sens l'expérience nazie de se substituer au Créateur est un échec.

C- LA DIMENSION UNIVERSEL DU MAL NAZI (LE SIGNE)

Auschwitz-Birkenau est une vérité universelle : celle de cette condition inhérente à la nature humaine qui est de se porter jusqu'à l'extrême limite de son humanité, dès lors que l'homme entend se substituer à Dieu. Se prenant pour Dieu il devient dans la puissance de son immanence, par sa dynamique *démonique* ce dieu, ce Veau d'or qu'il a créé dans son génie

²⁶ *Ibid.*, p.1263.

d'*homo faber*, perdant du coup, comme par réflexivité, par étrange solidarité avec sa victime, son humanité, non pas dans la Rédemption, mais au contraire dans l'anéantissement, le retour au non-être. Il n'y parvient pas mais on peut lire dans cet événement qu'il est tout proche de ce but, que peut-être il serait à sa portée. Disons qu'il n'y parvient pas de façon absolue, mais de façon relative. Le prix à payer est extrême, sans limite perceptible : c'est une asymptote qui relie, sans qu'ils se confondent ou se rejoignent, conditionné et inconditionné, dans la confrontation, poussée à l'extrême, de l'homme et de sa finitude.

Un signe supplémentaire, d'une gravité et d'une transparence inouïes, nous a été livré, révélé, après la répétition d'événements tels que la Chute, Babel, le Déluge, la Crucifixion et d'innombrables autres, avec Auschwitz-Birkenau, un signe de portée, de valeur universelle, exemplaire de la responsabilité de l'homme. C'est comme si l'homme était capable de créer le Mal en tant que valeur absolue, universelle, alors qu'il ne peut agir de manière équivalente relativement au Bien, au Beau, à la Vérité. L'homme peut s'anéantir et aller au néant de son propre gré. Il n'en va pas de même pour son salut. Le Mal est de sa création.

Le choc de la révélation que conditionne ce signe est que s'il a eu lieu, c'est qu'il correspond à un besoin, à une réalité dont le Créateur est juge et l'homme acteur. La quête, avec la montée en puissance d'*homo faber* dans la Postmodernité, oriente plus que jamais sa visée sur l'infini, mais l'infini de la puissance, du pouvoir, celle qui débouche sur le processus de banalisation de la finitude, la puissance qui s'étend à la domination, à l'anéantissement de l'homme, dans le but de libérer en l'unique faveur du dominant l'énergie de création qui s'est accumulée dans l'humain. Manifestement l'offre religieuse était frappée d'obsolescence au temps d'Auschwitz-Birkenau. Manifestement l'obsolescence de l'offre religieuse n'entraîne pas celle des témoins et des martyres, notamment celle des religieux (mais pas seulement eux), qui ont affiché des comportements exemplaires dans les Camps. Au contraire, la distance entre l'offre religieuse globale ou officielle et celle de ces individus dénote un problème d'obsolescence de l'offre religieuse. Pour quelle raison avoir choisi le peuple, la nation juive, pour expérimenter le Mal ? Est-ce parce que ce peuple, cette nation, contenait, aux yeux du Nazi, le potentiel le plus achevé de la richesse de la Création à l'échelle humaine ? Serait-ce dans le Peuple élu que cette énergie est la plus riche ? Bien sûr les explications foisonnent dans le sillage des analyses modernes et, comme c'est le cas, toujours, dans le formel de la relation religion-culture. Ces explications sont parties intégrantes de la réalité, de la vérité, et la religion ne peut être absente d'Auschwitz-Birkenau. Elle ne peut l'être en raison des questions que ce lieu pose à la religion. La religion n'y échappe pas. La culture non plus. Ni la corrélation qui les relie.

Le mal nazi à Auschwitz-Birkenau est un signe qu'on a le devoir moral de ne jamais oublier, d'enseigner et de pratiquer en tant que référence, afin de réaliser le potentiel de mal et de souffrance que l'homme est capable d'infliger. Parmi les multiples et ô combien lourds enseignements que l'on doit en retirer, il en est un premier qui cadre avec notre recherche : le mal est une invention humaine qui a pour but de se substituer au Seigneur et qui tente comme moyen l'anéantissement du Christ en l'homme, ou de toute dignité humaine. Il en est un second, qui sera commenté dans le chapitre de la théologie de la libération (Ch. 4.4) : c'est le mal qui atteint Dieu en nous, qui le rend impuissant et qui le fait souffrir.

L'extrait suivant analyse le mal sous la forme la plus actuelle qui soit : celle de la banalisation des valeurs, à commencer par celle de la finitude prise en tant que refus de la mort et donc préoccupation ultime. C'est cette préoccupation qui fait la dignité de l'homme. Voici cet extrait²⁷ :

D- LA DIMENSION DE BANALITÉ DU MAL NAZI

Il est avéré que dans la banalité d'une administration efficace agissant légalement et en bonne conscience, l'homme peut déshumaniser l'homme à force de souffrance, le faire vivre comme une non-personne, lui voler son identité jusqu'à celle de sa mort elle-même, sans aucune référence éthique, morale ou de rétribution quelconque. Les risques inhérents à la nature humaine ne sont plus ceux exposés dans la révélation des Textes inspirés et des traditions qui les portent, mais dans la simple et naturelle *banalisation* des comportements d'une société organisée, une société standardisée. Ce ne sont plus le péché tourné contre Dieu, l'indifférence à l'endroit de l'inconditionné et de la finitude, la matérialisation, la *démonisation* de l'éthique, de l'économie de l'humain, mais l'*absence* de pensée, de jugement, d'*opinion*, le renoncement à la dignité de la personne, à l'infinie altérité du visage de l'autre, c'est la montée au pinacle d'*homo faber* dans sa fabrication de ce que Giorgio Agamben appelle *homo sacer*, l'homme sacré des Romains (condamné à mort, tous pouvaient l'occire, mais pas au titre de sacrifice humain au cours d'une cérémonie religieuse), ou, comme le qualifie Agamben, l'*homme biologique*. La relecture de notre tradition politique que ce philosophe entreprend²⁸ se résume en une seule constatation : "mon crime n'est pas un crime puisque l'être humain que je tue n'est pas un homme."²⁹ Les Nazis auraient pu, selon nous, dire : *parce* que c'est un Juif.

C'est pour la raison que l'événement prend cette signification universelle et exemplaire qu'on a le devoir moral de se référer à Auschwitz-Birkenau et de construire sur cet événement, dans le prolongement de ces autres événements que sont la Chute, Babel, le Déluge, la Crucifixion, et tant d'autres événements connus, inconnus, révélés, reçus ou non reçus. Selon notre opinion nous avons en plus la responsabilité de recevoir ce dernier événement comme une phase radicalement nouvelle de la révélation qui nous est donnée. Le prix payé à Auschwitz-Birkenau est à la hauteur de la responsabilité dévolue à l'homme et de l'enjeu que représente la gestion autonome, sans *telos* autre que faberien, de l'univers. *Homo faber* est capable d'Auschwitz-Birkenau comme il est *capax Dei*, comme il est capable, grâce à son industrie, de renouveler cet événement selon la fiction de l'*homme biologique*.³⁰ Nous nous inscrivons en faux cependant contre toute instrumentalisation d'un tel événement, notamment celle développée, poursuivie au plan politique. Mais ceci relève d'un autre débat, nous l'avons déjà précisé.

Voilà ce qui, à nos yeux, *reste d'Auschwitz*, pour reprendre le titre qu'Agamben a donné à son étude. En référence à l'antisémitisme nazi, nous ajoutons que c'est là également la singularité du peuple et de la nation juive dans l'universalité de son exemplarité. "Les premières chambres à gaz furent construites en 1939, en application d'un décret de Hitler du 1^{er} septembre de la même année, selon lequel on doit accorder une mort miséricordieuse aux personnes incurables."³¹

La banalisation consiste ici à transformer la volonté de domination en service rendu, en posture charitable, en geste chrétien, à la fois pour la personne et pour la société. A la limite ce fut pousser la compassion jusqu'à envisager "la défaite avec franchise, chose dont aucun bon

²⁷ BRANDT, op. cit. § 6.5.3

²⁸ In AGAMBEN Giorgio, op. cit., 2003 et AGAMBEN Giorgio, op. cit. 1997.

²⁹ DUJARDIN Jean, *L'Eglise catholique et le peuple juif*, Paris : Calman-Lévy, 2003, p.49.

³⁰ Cf. AGAMBEN Giorgio, op. cit., 2003.

³¹ ARENDT Hannah, op. cit., 2002, p.1122.

Allemand n'avait pas à s'inquiéter puisque le Führer, dans sa grande bonté, avait prévu pour tout le peuple allemand une mort très douce, par le gaz, au cas où la guerre devait mal finir."³² Cette volonté de domination de l'homme résume, explique, sans justifier la geste d'*homo faber* qui consiste à trouver par ce biais, en soi, sa propre finalité, son inconditionné, son divin, qui, selon Arendt, est précisément le propre des totalitarismes : l'objectif ultime de tous les gouvernements totalitaires réside non seulement dans l'ambition affichée de confisquer à long terme un pouvoir global, mais également dans la tentative jamais avouée et pourtant instantanément réalisée d'une domination complète de l'homme. Ainsi, les totalitarismes analysés (Nazisme et Stalinisme) sont singuliers et universels dans leur exemplarité. Et voici au niveau du laboratoire le même schéma corrélatif singulier, universalité-exemplarité :

"Les camps de concentration sont les laboratoires d'une expérience de domination totale et, la nature humaine étant ce qu'elle est, cet objectif ne peut être atteint que dans les circonstances extrêmes d'un enfer fabriqué par les hommes. La domination complète est achevée lorsque la personne humaine, qui consiste toujours en un mélange particulier de spontanéité et de conditionnement, est transformée en un être complètement conditionné dont on peut prévoir les réactions, même lorsqu'on le conduit à une mort certaine."³³

L'être complètement conditionné auquel il est fait allusion est bien le "*musulman*". C'est l'homme dont serait absent tout inconditionné : l'homme privé en ce qui le concerne de toute révélation, l'homme déshumanisé, abêti absolument. Le gardien d'Auschwitz-Birkenau, comme le commandant du camp ou ce *Chef de gare* compétent qu'était Eichmann, connaissent, à des degrés différents, le processus de banalisation. A une différence essentielle près : la souffrance subie ou infligée. Qu'on nous comprenne bien : nous pensons comme Arendt que le Mal est banalisation, et, comme elle, nous ne disulpons pas l'auteur, fût-il rouage insignifiant dans la transmission de la procédure de non-être faberienne. Cette culpabilité a son origine dans le confort, la facilité, l'absence d'opinion, en deux mots dans la banalisation et la standardisation. Nous ajoutons face à l'obsolescence de l'offre religieuse.

La dimension de *banalité* du mal nazi provient du fait qu'il est le fait de *tous* et qu'il est cadré dans un système politique et social où *chacun* a sa part à jouer. Le génie du mal nazi tient dans le fait de son apparence de normalité qui a pour effet de diluer la responsabilité et donc la culpabilité de chacun à la limite jusqu'à l'infini. C'est pourquoi, selon le célèbre reportage d'Annah Arendt : "Eichmann à Jérusalem", ce criminel de guerre qui a été pendu pour ses crimes n'est pas coupable devant les hommes : il s'est parfaitement acquitté de ses devoirs d'officier en fonction des normes en vigueur. Devant la justice divine, c'est pour H. Arendt autre chose : l'éthique ne dépend pas des normes humaines.

La banalité du mal en fait sa modernité : la culture nouvelle produite par l'économie du marché globalisé et déréglementé a pour effet de rendre obsolètes nos valeurs en les transformant en produits industriels standards. Comme pour les Nazi, tout le monde est impliqué et personne n'est responsable ou coupable.

Le troisième extrait analyse le mal dans une distinction qui existe depuis l'Antiquité et qui rejoint la Parole de la Bible à propos du *tohu-bohu*. Il s'agit de faire la différence entre d'une part le mal absolu, qui est le refus définitif de l'Amour divin et qui aboutit au retour au *non-être absolu* et d'autre part le refus pardonné qui équivaut au *non-être relatif*. L'état de non-être relatif, dans cette tradition, est

³² *Ibid.*, p.1124.

³³ *Ibid.*, p.856.

celui de la création avant le péché originel, où seul le mal objectif existe, soit le mal qui équivaut au déterminisme naturel de la Création. Les animaux se pourchassent et se dévorent pour survivre. Le mal absolu est une création humaine, un mal subjectif, ou le refus délibéré de l'Amour divin, refus qui anéantit l'homme. Voici cet extrait³⁴:

E- LA DISTINCTION ENTRE NON-ÊTRE ABSOLU ET RELATIF. LE MAL NAZI ET LA BIBLE

L'homme porte en soi le sceau de l'inhumain, le germe du non-esprit, du pas-encore-être, du *μή ov* (par opposition au *ουκ ov*, le non-être), le non-être relatif, le chaos initial, le Tohu-Wa-Bohu. Frappé de ce sceau, il se trouve naturellement en situation de *mal-être* (qui apparaît dans l'existence comme un malaise), qui touche et la victime et le bourreau rendus, l'un comme l'autre, incapables de témoigner, de témoigner des événements et, en finale, de soi, de la vie, de sa vie. Cette impuissance se reflète dans le miroir de la souffrance du "*musulman*" dont le point focal se situe dans le cadavre décharné. Le respect au mort, à son cadavre, est une vérité universelle, qu'on peut appeler la dignité du mort. A l'origine, le droit du mort s'enracine dans la magie qui permet de traiter le processus de façon à ce que le mort puisse poursuivre son destin et ne pas devenir une présence menaçante chez les vivants : la *larva* qui ne trouve jamais la paix, l'*εἰδώλον* : le simulacre, fantôme, image, portrait, image conçue dans l'esprit, ou le *φασμα* : forme, simulacre, apparition, vision, signe des dieux, monstre, prodige, phénomène céleste extraordinaire, qui pousse Antigone à enterrer ses frères, qui oblige de substituer au défunt son double rituel, en général un colosse en bois ou en cire, tel est le mort que l'on chasse pour indécence, impureté, dans la tension de la corrélation religion-culture au cours des millénaires. L'âme cependant ne porte pas de trace, de signature, du non-être absolu, car elle n'a pas accès, même à rebours ou par réversion, à la transcendance.

Face à la menace du retour au *μή ov*, Héraclite est d'avis que *le cadavre doit se jeter comme les excréments*, opinion que l'on retrouve sous une forme à peine moins brutale dans le Judaïsme, par exemple, le principe d'impureté de la mort, du mort, du cadavre, ou encore l'invitation évangélique de "laisser les morts enterrer les morts." "Ce double héritage à la fois solidaire et conflictuel - d'un côté magico-juridique, de l'autre philosophico-messianique -, a déterminé dès le départ l'ambivalence de notre culture à l'égard de la dignité du mort."³⁵ Selon Michel Foucault "la mort était le droit absolu du souverain, elle est devenue le moment où l'individu échappe à tout pouvoir, retombe sur lui-même et se replie, en quelque sorte, sur sa part la plus privée."³⁶ La mort "disqualifiée"³⁷ de toute manifestation publique, devient un échec social, technique, financier, une honte publique. C'est la notion du *volkloser Raum* de Hitler : l'espace réservé aux et rempli de "*musulmans*" et de biologiques ou encore biopolitiques (*homo sacer*) selon Agamben.³⁸ Le Mal, produit humain, fait échapper l'être-là à son créateur.

La dignité bafouée n'est pas celle de la vie mais celle de la mort, comme l'exprime Arendt "auteur du livre le plus courageux et le plus démystificateur écrit en notre temps sur le mal" :³⁹ "avant tout cela on disait : bien, nous avons des ennemis, c'est tout à fait normal [...]. Mais là, c'était autre chose. C'était vraiment comme si un abîme s'ouvrait [...]. Cela n'aurait pas dû arriver. Je ne parle pas seulement du nombre de victimes. Je parle de la méthode, de la fabrication de cadavres et tout le reste. Inutile d'entrer dans les détails. Cela ne devait pas arriver. Il est arrivé là quelque chose avec quoi nous ne pouvons pas nous réconcilier. Aucun de nous ne le peut."⁴⁰ La mort n'est plus la mort, on produit des cadavres. Des cadavres sans mort. Cette dégradation de la mort est justement le scandale d'Auschwitz-Birkenau. C'est simultanément la démonstration de la

³⁴ BRANDT, op. cit. § 6.5.4

³⁵ AGAMBEN Giorgio, *op. cit.*, 2003, p.86.

³⁶ FOUCAULT Michel, cité par AGAMBEN Giorgio *in ibid.*, p.90.

³⁷ AGAMBEN Giorgio *in idem*.

³⁸ *Ibid.*, p.93.

³⁹ *Ibid.*, p.76.

⁴⁰ ARENDT Hannah cité par AGAMBEN Giorgio *in idem*.

banalisation de la mort, qui est le propre de l'homme biologique, celui dont la vie est standardisée au point de le conditionner jusqu'à le désobjectiver.

Le mal nazi est un signe qu'il nous est donné pour la lecture universelle du mal et de la souffrance. Il aboutit au non-être initial du Tohu-Bohu, il dénoue la Création et la fait retourner au chaos initial.

40.4 MAL ET SOUFFRANCE DANS LA THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION VUE CHEZ MAURICE ZÜNDEL

40.4.1 Introduction

Nous prenons M. Zündel comme référence à notre approche de la *théologie de la libération*, en particulier sa théologie du *mal* et de la *souffrance*. Le mal, dans cette approche, est l'ensemble des contraintes qui empêchent notre être de s'accomplir dans son intégrité, et qui au contraire visent à la détruire. Cette théologie vise à nous *libérer* des contraintes qui font obstacle à l'état de bien ou de bonheur. C'est dans le dépouillement christique que se réalise cette libération. Nous prenons comme référence l'ouvrage de François Rouiller sur M. Zündel.⁴¹

40.4.2 Théologie de la libération

Par *libération*, il faut entendre l'état de dépouillement de soi qui permet la pleine acceptation de la proposition de l'Amour divin. Il s'agit de suivre l'exemple du dépouillement christique face au monde. Cet état est celui du pauvre, il est celui du souffrant, il est celui du chercheur de sens à la souffrance de la mort, de la finitude.

La *théologie de la libération* s'inscrit dans le sillage de la souffrance des Hébreux esclaves en Egypte et de la libération de l'Exode. Se libérer des contraintes de ses habitudes, en l'occurrence de ses habitudes idolâtres, se libérer des contraintes matérielles et égoïstes est difficile. Les hébreux succombent au Veau d'or en plein processus de libération. C'est une fois le processus de libération achevé, qui nécessite le passage d'une génération, que le Peuple choisi est en état de recevoir le lait et le miel de la Terre promise dans les conditions de l'Alliance, et qu'il devient un Peuple élu, libéré et saint :

Yahvé dit : «J'ai vu la misère de mon peuple qui est en Egypte. J'ai entendu son cri devant ses oppresseurs ; oui, je connais ses angoisses. Je suis descendu pour le délivrer [...]».⁴²

Maintenant, si vous écoutez ma voix et gardez mon alliance, [...] je vous tiendrai pour mon bien propre parmi tous les peuples, car toute la terre est à moi. Je vous tiendrai pour un royaume de prêtres, pour une nation sainte.⁴³

La *théologie de la libération* vise à nous réconcilier avec notre vocation de *co-créeurs* responsables de la Création et de notre justification (rédemption). Nous nous recréons en ce sens que, à l'exemple des Hébreux, nous nous libérons de nos contraintes idolâtres ou égoïstes, qui font obstacle à la réalisation de notre être créé à l'image du Créateur. En nous libérant, nous nous recréons nous-mêmes, participons à la création universelle et devenons les nouveaux Elus et saints de Dieu :

⁴¹ ROUILLER François, *Le scandale du mal et de la souffrance chez Maurice Zündel*, Saint-Maurice, Editions Saint-Augustin, 2002.

⁴² Ex 3,7

⁴³ Ex 19, 5-6

Nous avons à franchir de nous-mêmes «un bien universel capable d'enrichir tous les hommes, en libérant toute la création qui gémit, comme le dit saint Paul, dans les douleurs de l'enfantement». Chacun de nous est concerné, chacun de nous est responsable. «La création ne peut aboutir en aucun cas sans qu'il [l'homme] n'y consente. Ce point de vue, tout homme a une valeur infinie, et chacun des battements de son cœur est indispensable à l'accomplissement du règne de Dieu.» Chaque acte de liberté, de chaque être humain, si humble ou si insignifiant puisse-t-il paraître, influe sur la destinée de l'univers entier.⁴⁴

40.4.3 Mal moral et mal cosmique

M. Zündel distingue deux types de maux et de souffrances, selon qu'ils sont d'origine *humaine* ou d'origine *cosmique*. Dans le premier cas cette origine dépend de la conscience humaine, dans le second cas, son origine lui échappe.

Le mal moral a son origine dans l'homme. C'est le mal que nous faisons volontairement. Le mal moral est le pire de tous les maux, une perversité qui attente à notre *dignité* de créature et qui a une répercussion universelle. Le mal corrupteur de l'homme

s'attaque aux racines mêmes de notre humanité. La perversité volontaire où l'homme attente à sa propre dignité, en refusant de se faire homme et en faisant peser sa déchéance sur tous ceux qui l'entourent et, finalement, sur tout le genre humain et sur tout l'univers.⁴⁵

Le mal *cosmique* est celui de cette vie féroce qui retentit dans l'univers, des bouleversements de la matière aux bouleversements biologiques et qui nous crie les douleurs de l'enfantement de l'univers dans le processus créateur de l'évolution. L'homme participe de ce mal et en souffre :

Chaque espèce est la providence de soi et détruit les autres autant qu'il s'impose à elle de le faire pour se construire ou se maintenir [...].⁴⁶

40.4.4 La révolte

Les réactions spontanées et naturelles face au mal moral et au mal cosmique sont le refus et la révolte. Le mal, ressenti comme une injustice, est vécu comme un scandale, une souffrance et débouche, qui s'exprime par une révolte qui peut déboucher sur le refus définitif ou l'acceptation. La révolte qui débouche sur l'acceptation de Dieu dans le mystère de la transcendance (la position des philosophes qui raisonnent sur l'être et qui est proche du catéchisme), c'est la réaction de Job dans la Bible. Cette révolte peut aussi bien nier Dieu⁴⁷ définitivement comme Albert Camus dans *La Peste*, sans que l'homme ne fasse l'impasse formelle sur la grâce divine.

M. Zündel soulève le paradoxe qui est de nier Dieu et de se révolter : si Dieu n'existe pas, pourquoi se révolter ? Il faut tenter une réponse à ce cri de révolte que notre humanité ne peut tolérer. Pour Zündel, la tentative passe par l'*expérience* de la souffrance : il s'agit de s'y plonger, de la vivre, de l'écouter, de la partager. Pour lui, c'est une expérience humaine dans laquelle il s'agit avant tout de *communier* les uns avec les autres et avec cet autre qui est le Christ. Pour M. Zündel, les explications théologiques viendront après et s'y référeront.

⁴⁴ Citations diverses In ROUILLER, p. 128

⁴⁵ *Je et un autre*, in ROUILLER, p. 23

⁴⁶ *L'hymne à la joie* in ROUILLER, p 25

⁴⁷ Voir CAMUS Albert, *La Peste*

40.4.5 De l'homme révolté à Dieu victime

Le cri de révolte ne peut être condamné comme refus du destin originel entaché du péché, ou comme une juste et nécessaire médication à la réconciliation avec Dieu. Nous sommes les seules créatures qui refusent d'être ce qu'elles sont. La révolte contre le mal et la souffrance est l'expression de notre refus de l'injustice, de la perte de dignité, et de la privation de liberté que ce refus et cette perte génèrent :

Si nous étions taillés dans le mal, le mal ne nous ferait pas de problème : il serait une des lois de la vie, simplement.⁴⁸

Si nous n'avions pas conscience de l'injustice, le problème de la *libération théologique* ne se poserait pas, ni celui du *sens* : l'univers serait absurde, il serait sans Dieu. Or l'homme se révolte contre tout type de contrainte qui l'empêche de s'identifier à ce qui lui arrive, à ce qu'il devient, ou de donner à son destin un sens qui ouvre sur le bien. Le cri de la souffrance est celui de l'homme libre confronté à l'injustice du mal dont il ne peut se libérer :

C'est qu'au fondement de l'homme, il se trouve une dignité inviolable, une dignité qui ne supporte pas d'être réduite à l'objet, objet des forces cosmiques ou morales, une dignité qui est liberté et qui n'appartient pas à l'ordre mécanique du monde.⁴⁹

La *dignité* qui fonde la personne est une valeur absolue, car elle est en relation de transcendance avec le Créateur. Le cri de la souffrance, qui exprime le scandale du mal, tire son sens de l'opposition, de la contrainte, de l'obstacle à ce lien absolu. Le cri de révolte affirme donc une Valeur Infinie que l'homme a pour responsabilité de défendre comme un Bien Infini, qui est, par définition, Dieu. Le mal absolu est celui qui viole l'intimité de cette relation et la rompt. C'est donc au nom de Dieu que nous avons la responsabilité de refuser le mal. Le mal est une contrainte, un obstacle qui s'oppose à Dieu et Dieu ne peut en rien participer au mal, il ne peut qu'en être innocent et le dénoncer à travers notre révolte et en souffrir dans notre cri.

A ce point, le problème se retourne : Dieu est victime avant que nous soyons victimes. Si Dieu n'était pas victime, aussi bien, si la Valeur infinie n'était pas engagée, nos drames ne dépasseraient pas celui d'une fourmilière. [...] C'est donc finalement, dans le mal, Dieu qui est piétiné, C'est Dieu qui est victime, c'est Dieu qui est toujours dans le camp des victimes.⁵⁰

Le Dieu victime ouvre la perspective du Dieu incarné, mort sur la Croix et ressuscité. Dieu en Jésus-homme s'est libéré de sa divinité, s'est dépouillé de toute contrainte du mal, de tout obstacle au lien d'Amour avec l'homme, tout en étant parfaitement homme et parfaitement Dieu. Dieu de faiblesse et d'Amour a permis que son fils soit victime du scandale de la Croix. Dieu dans la personne de Son Fils est victime, la victime de toutes les victimes. Dans le cri de révolte humaine. Dieu souffre :

déjà se profile, à l'horizon, la Croix qui embrasse toute l'histoire, tout l'univers, de son étreinte amoureuse et sanglante.⁵¹

⁴⁸ ROUILLER, p.29

⁴⁹ Id. p. 31

⁵⁰ *L'humble présence* in Id., p. 37

⁵¹ L'hymne à la joie in ibid. p. 37

40.4.6 Dieu victime. L'homme co-créateur

La théologie de M. Zündel diffère de la théologie classique : elle est une théologie de *contact* et non de *raisonnement*. Elle naît de l'*intimité* avec l'autre davantage que du raisonnement. Elle est plus proche du Nouveau Testament et d'une métaphysique de l'Amour que de l'Ancien Testament et d'une métaphysique de l'être. Elle rejoint pour nous la dialectique levinassienne que nous avons souvent abordée dans nos contributions Siloé, qui s'articule sur le visage de l'*autre* qui donne accès au visage de l'*Autre* dans l'accomplissement du devenir de transcendance, d'infini (dirait Levinas) et d'absolu.⁵²

Dieu est amour :
celui qui demeure dans l'amour
demeure en Dieu et Dieu demeure en lui.⁵³

Dieu est un don de soi qui est possible à la condition d'une relation avec un être qui soit ouvert et accepte le don. La relation traduit un mouvement, un processus vers l'autre qui affirme une pluralité en Dieu qui est Un. Dieu est amour possible pour l'homme, parce qu'Il est trois :

Dieu trouve l'autre en soi, [...] il possède, par soi, toute la plénitude de l'Amour qu'il est.⁵⁴

Pour en revenir à la *théologie de la libération*, Dieu est tout pour la raison qu'il s'est dépouillé et qu'il n'est rien. Ainsi éclate le mythe du Dieu souverain, tête et chef omnipotent d'un corps organisé pour le servir. Un Dieu qui impose la soumission et pour lequel le cri de révolte de la souffrance est l'expression du mal et non pas celle du refus du mal. La révolte serait le refus de Dieu pour lequel il s'agirait de souffrir et de monnayer sa justification (rédemption). Dieu, pour M. Zündel est dans l'absolu innocent de tout mal, de toute souffrance et il ne veut pas le mal ni la souffrance. Par son incarnation dans son Fils Jésus, il s'est dépouillé de sa souveraine toute puissance, ce qui lui a permis d'endosser toute humanité, toute souffrance et toute finitude. Cette libération divine est le don d'Amour par excellence, par absolu. Dieu n'a pas créé ni ne fait le mal.

Qu'il soit sur la Croix ou qu'il crée, Dieu est évidemment toujours le même Dieu, celui qui propose, sans l'imposer, une Alliance et qui entre dans une relation libre de dialogue avec l'homme qu'il crée à son image, soit un homme compétent pour ce dialogue, bien que demeurant dans sa condition de finitude, puisqu'il n'est pas Dieu :

La création est une histoire à deux, une histoire d'Amour où le oui de Dieu sollicite le oui de la créature, comme le oui de l'époux s'achève dans le oui de l'épouse (cf. Cor 11,2).⁵⁵

L'homme de finitude et qui en a conscience achève la Création, puisqu'avec lui apparaît la compétence de libération (le libre-arbitre). C'est en cela que l'homme est co-créateur. La création est liberté, ou libération du mal :

⁵² Voir LEVINAS Emmanuel, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris : Kluwer Academic [1971] et LEVINAS Emmanuel, *Transcendance et intelligibilité*, Genève : Labor & Fides, 1996

⁵³ 1 Jn 4,16

⁵⁴ *Quel homme et quel Dieu* in Rouiller. p. 48

⁵⁵ *La pierre vivante* in ROUILLER, p. 60.

L'acte créateur n'est pas un acte magique qui imposerait l'être comme on impose une loi despotique. Il est le don de Son Amour qui est Lui-même et qui appelle une réciprocité, en ouvrant l'anneau d'or des fiançailles éternelles. L'acte créateur, autrement dit, inaugure une histoire à deux, une histoire d'amour, où la créature intelligente est appelée à collaborer librement à sa propre existence et à celle du monde, mais où elle peut aussi se soustraire à cette collaboration et entraîner un échec de l'acte créateur, une dé-création qui empêche l'intention créatrice d'aller jusqu'au bout d'elle-même.⁵⁶

40.4.7 Le mal, c'est l'homme réel.

Le *mal* et la souffrance apparaissent à ce stade comme une *rupture* (séparation) dans l'acte créateur, une absence de ce qui devait être. C'est, pour M. Zündel, la vie que nous vivons. Ce sont les contraintes ou les déterminismes animaux, biologiques, sexuels, sociaux, culturels, religieux légués par nos géniteurs et les circonstances, qui s'exercent sur notre liberté. Cette domination est une construction en *devenir* à laquelle nous participons tout au cours de notre vie. Pour une partie, cette construction est enracinée dans notre inconscient. Pour une autre partie, elle émerge à notre conscience. Nous tendons à contraindre notre esprit et notre liberté dans les limites de cette architecture, nous engourdissant dans une complaisance égotique ou narcissique qui encombre notre liberté et filtre ou fait tarir la relation d'Amour.

L'homme réagit selon deux modes d'expérimentation de ce mal de dé-création. Selon le premier il se révolte contre le fini, l'imposé, le déterminé, le standardisé, qui ne font qu'avoir l'effet contraire et exaspérer ses besoins et désirs. Le second est l'expérimentation du mal de la mort. Il se révolte et perçoit intuitivement le droit qu'il a, dans l'absolu de sa liberté, d'y échapper. Ainsi l'homme est-il, par son propre libre-arbitre, en devenir de création :

Si l'homme a des valeurs et les défend, alors derrière l'homme réel se trouve un homme possible qui naîtra de l'épanouissement de ces valeurs.⁵⁷

Si l'homme réel a ses racines à l'arrière de sa vie, les racines de l'homme *possible* sont en avant de sa vie, même hors de l'espace-temps, soit dans la pensée créatrice qui ne cesse de le solliciter. Dans ce retournement de 180 degrés par rapport à la tradition du péché originel et du mal indispensable à la justification qui condamne toute révolte comme un refus de la grâce, Zündel plagie Pascal et prêche le parfait dépouillement ou libération de soi :

L'homme passe infiniment l'homme, pour avoir accès à un monde de liberté, de gratuité et d'amour : ou il n'y a pas d'homme.⁵⁸

C'est en définitive le mal moral, ou le mal humain qui est l'origine du mal cosmique. L'homme ne peut se libérer qu'en prenant d'abord appui sur ses déterminismes, sur tout ce qui tend à le réduire à un objet, puis en libérant ensuite les forces du don, de l'Amour en lui dans un premier mouvement. Il se convertit ainsi à sa propre co-création et à devenir un sujet qui assume l'ordre cosmique pour sa part, redonnant à l'univers son sens par la voie de la spiritualisation. Dans le second mouvement, l'homme s'ouvre en tant qu'accès privilégié de Dieu à la Création et rejoint le Créateur :

⁵⁶ *Je est un autre* in ROUILLER p. 68

⁵⁷ ROUILLER, p. 90

⁵⁸ *Itinéraire* in ROUILLER, p. 92

L'homme libre, donc l'homme donné, rejoint Celui qui fonde ses valeurs et les possède en plénitude, Celui qui est Don subsistant et Liberté infinie. Dans cette communion, l'homme devient alors pour Dieu une «humanité de surcroît» : parfaitement dépossédée d'elle-même, son humanité devient «transparente » à la présence de Dieu, exactement comme celle de Jésus-Christ, complètement ouverte à la divinité.⁵⁹

40.5 Conclusion

La *théologie de la libération* du mal et de la souffrance de Zündel ne suit pas la ligne traditionnelle de l'Eglise, notamment en ce qui concerne le péché originel et le rôle et l'action du démon. Pour lui, le péché est le refus d'amour, un déni de la relation d'Alliance dans la création. L'homme refuse Dieu et refuse son accomplissement en tant que *co-créateur*. Il empêche Dieu d'agir et sur lui et sur l'univers, il

oculte la valeur qui confère à chacun «le sacre de sa dignité», il empêche l'homme de devenir le sanctuaire de la présence divine et, finalement, il atteint Dieu lui-même en l'homme.⁶⁰

Le péché atteint Dieu en nous, à travers notre dignité, dans cette présence dont chacun devrait être le tabernacle. Dieu, innocent du mal, est affaibli et souffre : il connaît l'échec dans le mal, produit de la création humaine :

Toutes les fois que nous péchons, nous renonçons à l'infini de la création.⁶¹

Pour M. Zündel, toute faute est péché originel, en ce sens qu'elle remonte à notre origine personnelle et qu'elle retentit dans tout l'univers. La Bible retrace l'histoire de notre libération. Toute l'évolution est la préparation de la liberté humaine dans le grand dessein divin. Ainsi la responsabilité humaine est-elle écrasante dans l'accomplissement de l'Alliance créatrice. L'homme réel demeure avec son questionnement :

Les âmes que torture l'expérience de la douleur se demandent avec angoisse si la toute bonté, sans laquelle on ne peut concevoir un Dieu, est vraiment pour quelque chose en la création d'un monde où la vie est soumise à de tels tourments.⁶²

Cependant :

C'est pourquoi j'enrage quand on dit "Dieu permet le mal". Mais non, Dieu ne permet jamais le mal, il en souffre, il en meurt, il en est d'abord victime.⁶³

Et :

La seule réponse adéquate au scandale du mal, c'est l'agonie et la crucifixion de Jésus Christ.⁶⁴

Zündel réinterprète la kénose (présence sur terre) paulinienne du Christ en le montrant complètement désapproprié (libéré) de son humanité en faveur de Son Père. C'est par cette désappropriation (libération) qu'il rejoint la personne divine dans la lumière de l'Esprit. L'humanité

⁵⁹ ROUILLER, p. 126

⁶⁰ Ibid. p. 152

⁶¹ *Recherche du Dieu inconnu* in ibid. p. 158

⁶² *Recherche de la personne* in ibid. p. 180

⁶³ L'humble présence in ibid. p. 185

⁶⁴ *Je et un autre* in id.

du Christ a passé du *je-objet* au *je-sujet* : elle atteint la liberté parfaite en revêtant l'habit du total dépouillement de soi, celui de la totale dépossession (libération) de contraintes narcissiques ou égoïstes, ou encore idolâtres.

Par cette totale désappropriation, le Christ devient le premier-né d'une humanité renouvelée, le Nouvel-Adam, qui [...] réintroduit toute l'humanité dans le circuit de la divine pauvreté et nous replace en possibilité d'une condition originelle. C'est là, à un premier niveau, une réponse de Dieu au scandale du mal : il en donne, pour chacun de nous, la solution dans l'exemple du Christ, accomplissement parfait de l'humanité. Mais cette situation unique de la Personne du Christ la met en même temps en position de suprême vulnérabilité [...].⁶⁵

Dieu n'est plus le maître de la Genèse, ni le juge tout-puissant du cosmos, mais le Dieu d'amour présent par son Fils mort sur la Croix, expression suprême du dépouillement de soi et de la souffrance, incarnée dans l'Eucharistie et présente en chacun de nous et des justes, un Dieu qui meure du mal de nos péchés et qui n'est pas le Juge tout puissant des philosophes :

Si le péché est possible, ce n'est pas que Dieu y consente : il en meurt, victime de sa créature. Si la souffrance existe, en nous et dans le monde, ce n'est donc pas qu'il la laisse subsister : il la porte jusqu'à en mourir.⁶⁶

Et voici pour Zündel l'énorme et magnifique responsabilité de l'homme face à Dieu vulnérable :

Le vrai Dieu, qui est précisément cet Amour crucifié, est tout entier remis entre nos mains. Chacun de nous peut le tuer, chacun de nous peut le reconduire au Jardin de l'Agonie. Mais chacun de nous aussi, heureusement, [...] peut le détacher de la Croix et faire de lui, en lui-même, un Dieu Vivant et Ressuscité. [...] Chaque battement de notre cœur est nécessaire à l'accomplissement du règne de Dieu et peut contribuer à fermer l'anneau d'or des fiançailles éternelles.⁶⁷

Jean-Marie Brandt (www.pleiade.ch), 17 janvier 2012

⁶⁵ *Dialogue avec la vérité* in ibid. p. 223

⁶⁶ *L'humble présence* in ibid. p. 232

⁶⁷ *Id.* in ibid. p. 240